

l'histoire a, pour mon esprit, des obscurités d'une nuit sans astres.

— Mon fils veut-il que le chef soulève un coin du voile lui cachant cette histoire ?—Il fixa les paroles qu'il entendra—que nul encore en ce pays n'a entendues,—et il les redira aux nobles guerriers de la belle France.

—Grand chef, je t'écoute.

Il s'assit sur une peau de bison. Après avoir bourré et allumé sa pipe (je revoyais le calumet des anciens !) il s'exprima en ces termes :

« Neuf cents fois, d'après les calculs de nos aïeux et de nos pères, la neige a blanchi les montagnes et les vallées ; à cette époque vivait, sur la rive gauche du fleuve, à quelques journées de marche d'ici en montant vers les pays froids, une tribu renommée pour sa vaillance, mais aussi pour sa cruauté.

« Ni les Hurons, puissants alors ; ni les Iroquois, ni aucune peuplade n'avaient pu les vaincre : non pas qu'ils fussent nombreux, mais ils tenaient toujours les montagnes, ne s'avancant jamais dans les plaines.

« Tout étranger pénétrant dans leur campement était impitoyablement massacré ; sa chevelure était suspendue à l'entrée des wigwams comme un trophée de guerre.

« C'étaient les Nez-Plats.

« D'étranges rumeurs circulaient parmi les peuples d'alors : des Visages-Pâles avaient été vus (*) vêtus de façon inconnue des nôtres. Nul ne pouvait comprendre ce qu'ils disaient.

« Plusieurs étaient couverts de vêtements de fer brillant, ayant sur la tête des coiffures semblables : le soleil, dardant ses flèches d'or là-dessus, en rendait l'éclat insupportable. Les armes des nôtres glissaient sur ces corps de fer.

« Ils passaient pour des divinités. Ils avaient des lances polies ; de lourdes épées leur ceignaient les flancs. Ils fumaient le calumet de paix avec toutes les tribus les accueillant : mais ils ne craignaient nullement, au besoin, de suivre le sentier de la guerre.

« Tous nos peuples brûlaient de les voir : on prétendait qu'ils avaient des cases flottantes auprès desquelles nos plus grandes pirogues n'étaient que des jouets d'enfants !

« Ils avaient avec eux plusieurs robes noires. Leur arrivait-il de livrer combat ?—on les voyait se prosterner devant ces robes noires qui faisaient sur eux des signes mystérieux ; et se relevant, ces guerriers poussant leurs cris de guerre s'élançaient dans la mêlée, sans s'inquiéter du nombre de leurs ennemis.

« Leur courage était de la témérité ; leur force, leur vigueur, peu communes : d'un coup de leur redoutable épée, ils fendaient un homme de haut en bas.

« Quelques-uns des leurs, probablement envoyés en reconnaissance, arrivèrent chez les Nez-Plats.

« Ceux-ci avaient leur campement sur le revers d'une montagne, regardant le soleil à son plus haut point et à son couchant ; au pied de la montagne était un lac magnifique.

« En approchant du campement, ces étrangers agiterent des branches d'un arbre inconnu en ces pays, dont le feuillage toujours vert signifiait pour eux : la paix !

« —Une feuille de cet arbre a été transmise dans notre tribu, de chef en chef ; la connais-tu ? »

Et le vieux chef ouvrit un petit sac de cuir curieusement ouvragé, qu'il portait sur la poitrine : entre deux planchettes minces comme du carton, il me fit voir une feuille tout à fait en poussière, mais dont on pouvait suivre encore les nervures et les contours sur le bois bruni par le temps ; je reconnus la feuille de laurier : victoire et paix. Il poursuivit :

« Les guerriers des Nez-Plats entourèrent les étrangers et leur firent des signes d'amitié. Un repas fut préparé, et, au milieu de toute la tribu les contemplant, ce repas leur fut servi. Bientôt, leurs têtes

alourdies leur refusèrent la pensée ; ils voulurent se lever, leurs jambes refusèrent de les porter ; les Nez-Plats les avaient empoisonnés !... Seul, un enfant de six à sept ans, beau comme un rayon de soleil à son lever, et qui n'avait pris d'aucun mets, conserva ses esprits.

« Les Nez-Plats se jetèrent sur les étrangers sans défense, et les massacrèrent tous avec toutes sortes de raffinements de cruauté. L'enfant fut gardé par les femmes ; le lendemain, les principaux s'étant revêtus des vêtements des morts, firent amener l'enfant devant eux. On fit rôti le cœur d'un guerrier blanc et on le lui offrit avec force gestes de persuasion ou de menaces.

« Comme les guerriers blancs, l'enfant portait au cou, attaché par une chaînette précieuse, une croix d'or. Les yeux levés au ciel, sa croix entre les mains, il paraissait insensible à ce qui se passait autour de lui. Ses lèvres remuaient, mais pas un son ne s'en échappait !

« Irrités de cette résistance passive qu'ils n'avaient pas attendue d'un âge aussi tendre, les Nez-Plats font attacher l'enfant au poteau du supplice. Et pensant que sa force réside dans cette croix d'or qu'il baise avec amour, ils la lui arrachent et la jettent dans un grand feu, allumé là, tout près. O prodige ! la petite croix sort intacte, et d'elle-même vient se placer devant l'enfant, dont les bras ont été liés. En vain les Nez-Plats cherchent à la reprendre : elle glisse entre leurs mains, demeure insaisissable, et toujours elle est devant les yeux du petit blanc ! Exaspérés, les Nez-Plats commencent un supplice épouvantable : ouvrant les veines des bras du petit martyr, ils boivent le sang tout chaud qui en sort.

« Le soleil avance dans sa course ; ils sont toujours occupés ; l'enfant paraît puiser une vie nouvelle dans chaque coup qui devrait la lui enlever.

« Ils lui ont ouvert le corps : ils en retirent le cœur pour en faire un festin ; enfin, l'enfant est mort !... Mais le cœur échappe aux bourreaux et disparaît avec la petite croix d'or... Furieux jusqu'à la folie, les Nez-Plats détachent le petit cadavre et le précipitent dans le lac. Le cadavre se lève, marche sur les eaux, revient au campement.

« Au même instant, toute la montagne semble se secouer comme un coursier sous les piqures des moustiques ; chaque secousse pousse irrésistiblement toute la tribu vers le lac, où un dernier coup la fait disparaître totalement !... Les eaux du lac s'agitent comme en un tremblement convulsif : les meilleurs nageurs sont rejetés loin des bords... jusqu'à ce que l'œuvre de mort soit entièrement accomplie...

« L'enfant s'était couché au milieu de ses compagnons morts : la montagne abaissa doucement ses roches sur eux et recouvrit le tout de terre. L'homme qui creuserait la montagne, trouverait leur tombeau fait par la puissance de Celui qu'invoquait le petit enfant.

« Voilà, mon fils, pourquoi cette montagne et ce lac ont été appelés *Tremblants*. Des guerriers de notre tribu, cachés à quelque distance de là, ont rapporté le fait dont ils avaient été témoins ; depuis lors, on n'entendit plus parler des Nez-Plats.

« Parfois, une blanche vapeur s'élève sur le lac : on dit que c'est l'esprit des morts, et nos pères en ont souvent entendu les soupirs de désespérance dans le calme des nuits ! Il ne ferait pas bon à ces moments naviguer sur le lac ! L'imprudent qui s'y aventurerait serait entraîné au fond du gouffre.

« Sur la montagne, ils entendaient parfois des sons harmonieux : c'étaient, certes, les musiques du ciel honorant les guerriers blancs—surtout le petit enfant !

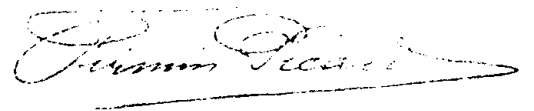
« Le vieux chef qui te parle, ô mon fils ! ne les a entendus qu'une seule fois, alors qu'il était bien petit encore ; il pleura de frayeur aux soupirs—il fut rempli de consolation aux chants de gloire ; jamais plus, il n'a ouï musique aussi mélodieuse !... Et quand le Grand-Esprit le rappellera, ce chant ne sera point sorti encore de ses oreilles.

« Si tu passes par la Montagne Tremblante, restes-y un jour entier, vers l'époque où les fruits vont mûrir : ne te couche pas la nuit ; tu entendras peut-être, vers le milieu de la nuit, les soupirs des bour-

reaux sur le lac—ou l'harmonie céleste sur la montagne ; tu verras peut-être les pâles vapeurs des âmes gémissantes—mais garde-toi de les approcher !

« J'ai dit. »

Le vieillard s'était levé, avait repris sa barque étrange, avant que j'eusse songé même à le remercier. Je courus à la rive : il n'y avait plus rien, pas même un sillon sur l'eau, aussi loin que je pouvais voir !...



NOS SOUFFRANCES

Des centaines, non, des milliers de maris malheureux témoigneront avec tristesse que ce qui suit est bien le catéchisme auquel les soumettent les femmes chères à leur cœur, lorsqu'ils prennent leur chapeau pour sortir le soir.

—Tu sors ?

—Oh, je sors juste pour quelques instants.

—Où vas-tu ?

—Oh ! nulle part en particulier.

—Pourquoi sors-tu ?

—Pour rien.

—Pourquoi sortir alors ?

—Eh ! bien, parce que je veux sortir, voilà tout.

—As-tu besoin de sortir ?

—Pas que je sache.

—Pourquoi donc sors-tu ?

—Parce que...

—Parce que quoi ?

—Simplement, parce que...

—Sors-tu pour longtemps ?

—Non.

—Pour combien de temps ?

—Je ne sais pas.

—Sors-tu seul ?

—Oui.

—C'est curieux que tu ne puisses pas rester à la maison un seul instant. Ne sois pas longtemps, n'est-ce pas ?

—Non.

—N'oublie pas.

Eh bien, voilà pourquoi tant de mariages échouent misérablement sur le roc de l'adversité. Voilà pourquoi tant de maris passent la ligne quarante-cinquième pour gagner les Etats Unis où le divorce est facile et à bon marché. Voilà pourquoi tant de cadavres humains repaissent au printemps sur les eaux du Saint-Laurent. Voilà pourquoi les suicides et les meurtres conjugaux augmentent. Voilà pourquoi tant d'hommes vigoureux et solides succombent à la prostration nerveuse. Voilà la cause de tant de disparitions mystérieuses parmi les hommes mariés. Voilà pourquoi l'on compte tant d'hommes qui disent « non » avec l'énergie du désespoir. Voilà pourquoi tant de cœurs nobles, poétiques, entrent résolument dans la carrière maritime pleins des plus brillantes espérances et tombent fourbus en route, pour rouler dans un pénitencier.

JÉRÉMIE.

LA VOCATION

A chacun Dieu a marqué une place, a tracé une mission, en rapport avec les aptitudes qu'il lui a départies. Cette mission, il y a une manière sociale de l'accomplir. La meilleure manière de servir l'humanité, c'est de servir à quelque chose ; la meilleure manière, pour chacun, de servir à quelque chose, c'est de faire ici-bas ce pourquoi il se reconnaît fait. Le devoir, nous n'avons pas à le choisir, mais à le connaître. Le choix de son devoir est bien, en matière de charité et d'action sociale, une des prétentions les plus communes et les plus désastreuses pour la charité utile et pour la réelle action.

L'ABBÉ PIERRE VIGNOT.

(*) Voir les excursions des Européens en Amérique dès avant le VI^e siècle ; les légendes Irlandaises rapportées par Gaffarel. Dès le X^e siècle, des chroniques authentiques Irlandaises, des documents Italiens et Gallois. Les mémoires du P. Le Clercq, en 1691, mentionnant le culte de la Croix chez les sauvages des bords du Saint-Laurent.